« Le meilleur acte de charité n'est-il pas de donner notre vie pour l'amour de Jésus-Christ ? »

père Olivaint

Marche des Otages martyrs de la rue Haxo

29 mai 2021

PELERINAGE DE LA PRISON JUSQU'AU CIEL 3
1. En prison : La remise entre les mains de Dieu 3
2. La marche : La force intérieure donnée par Dieu 4
3. Sur la montagne : La joie dans les tribulations 5
4. La condamnation : Le témoignage du martyre pour la justice 6
5. La mort : le don de soi pour la vie du monde 8
PORTRAITS DES OTAGES MARTYRS DE LA RUE HAXO 10
Père Henri Planchat 10
Père Pierre Olivaint 11
Père Jean Caubert 13
Père Anatole de Bengy 15
Père Ladislas Radigue 16
Père Frézal Tardieu 18
Père Marcellin Rouchouze 19
Père Polycarpe Tuffier 21
Abbé Jean-Marie Sabatier 22
Paul Seigneret 23
Félicie Gimet 25

Prière à Notre Dame des Otages

Dieu éternel et tout-puissant, toi qui as donné, depuis toujours, à de nombreux martyrs la force de souffrir à cause du Christ ; viens encore au secours de notre faiblesse ; qu'en imitant le courage des Otages, nous ayons la joie de te glorifier par toute notre vie. Bénis notre communauté, afin que beaucoup puissent y goûter la grandeur de ta miséricorde et la profondeur de ta paix, acquises au prix des souffrances du Christ et de ses disciples. Garde-nous sous la protection pleine d'amour de Notre Dame des Otages, pour que, traversant les tourments de la vie présente, nous parvenions tous ensemble jusqu'au Ciel notre patrie. Par Jésus le Christ notre Seigneur. Amen

PELERINAGE DE LA PRISON JUSQU'AU CIEL

1. En prison : La remise entre les mains de Dieu

Station

Ancienne prison de la Roquette (Square de la Roquette)

Histoire

À l'aube du vendredi 26 mai, la capitale s'éveilla sous la pluie, une pluie fine et serrée. À la Grande Roquette, les prisonniers ne firent pas de promenade dans le chemin de ronde comme les jours précédents. Les échos du dehors venaient accroître leur sinistre appréhension. Plus de 300 prisonniers, militaires, religieux et laïques attendaient encore de connaître leur sort. Dès le 24 mai, celui des prêtres avait déjà été évoqué et même décidé par un ordre de Théophile Ferré : « On sait que le 24 mai un premier ordre signé prescrivait de fusiller tous les prêtres, mais ce premier ordre fut rapporté et remplacé par un second qui n'en désignait plus que dix. » Pourtant, ce même jour, on avait fusillé cinq ecclésiastiques dans l'enceinte de la Roquette :

- Mgr Georges Darboy, archevêque de Paris
- Abbé Gaspard Deguerry, curé de la Madeleine
- Père Charles-Elie Ducoudray, jésuite, de l'institution Sainte-Geneviève
- Père Clerc, jésuite de la même maison
- Abbé Allard, aumônier des ambulances.

Non loin de la prison, se trouvait le sinistre et brutal colonel Emile Gois avec quelques-uns de ses hommes. Il fut attiré par la détonation des fusils qui venaient d'exécuter un banquier, tout juste extrait de la Roquette. « Dès qu'il entendit le feu de salve, le colonel Emile Gois se précipita sur le lieu de l'exécution. Face au cadavre, il s'informa de l'identité de la victime, du lieu où on était allé la chercher, puis sembla réfléchir un instant... puis il dit: si nous allions en chercher d'autres à la Roquette !... Des curés... Des gendarmes... Personne ne répondit, mais tous le suivirent »

Paroles d'otage

Père Jean Caubert (écrit en prison) : « Vous me demandez quelques bonnes paroles qui relèvent l'âme. Je souhaite que le bon Dieu vous donne les dispositions qu'il m'accorde en ce moment. Je vis au jour le jour, sans inquiétude, plein de confiance, très heureux d'accomplir ce que Dieu me demande, avec un abandon complet entre ses mains pour l'avenir, et disposé à ne rien lui refuser. Je me remets souvent devant les yeux ma vocation, qui est de prier et de souffrir pour le salut des âmes, et j'implore les bénédictions de Dieu sur Paris et sur la France. »

Père Ladislas Radigue (écrit en prison) : « Mon sacrifice est fait. C'est un mauvais quart d'heure à passer ; mais j'ai la confiance que, devant le bon Dieu, cela doit mettre bien des comptes à net. Les martyrs n'étaient-ils pas des hommes comme nous ? Étaient-ils tous de grands saints avant leur supplice ? Plusieurs ne doivent-ils pas la gloire dont ils jouissent à la mort violente qu'ils ont eu le bonheur de rencontrer ? Du reste, j'ai compris clairement pendant mon agonie que la grâce de Dieu peut seule nous donner la force de souffrir la mort pour son nom. »

2. La marche : La force intérieure donnée par Dieu

Station

Les premières barricades (Basilique Notre Dame du Perpétuel Secours)

Histoire

Le directeur de la Roquette fouilla dans ses papiers en tremblant et remit la liste au colonel Gois. Celui-ci la parcourut rapidement, et, à haute voix, dicta les noms qu'il choisissait parmi les prêtres : Olivaint, Caubert et de Bengy, (Jésuites); Radigue, Tuffier, Rouchouze et Tardieu, (Picpuciens) ; Planchat, (St Vincent de Paul); Sabatier, Seigneret, (diocèse de Paris).

À peine les prisonniers eurent-ils franchi la porte de la Roquette, qu'une foule de gens les accueillit avec des injures et des cris de mort. Les infortunés se placèrent d'eux-mêmes au milieu des deux rangs formés par le peloton des gardes. Le cortège après avoir monté la rue de la Roquette jusqu'au Père-

Lachaise, s'engagea sur le boulevard Ménilmontant. Au dire d'un témoin, le Père Planchat marchait les yeux baissés, profondément recueilli, ne songeant sans doute qu'à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Il était tellement absorbé dans la prière qu'il ne remarqua même pas un jeune apprenti du patronage Ste Anne, qui se trouvait sur sa route, et qui s'avança courageusement pour lui dire un dernier adieu. Puis vint la barricade de la rue des Amandiers qui ne fut pas aisément franchie.

Paroles d'otage

P. Henri Planchat (Lettre à sa mère 1849) : « La dévotion à ce Cœur adorable résume toutes les dévotions relatives aux mystères et à l'amour de Jésus-Christ. C'est à la source, c'est au foyer qu'il faut remonter, pour éprouver toute la chaleur du céleste brasier. Nous avons besoin de la paix, d'un refuge invisible pour la trouver au milieu des agitations de nos œuvres. Nous n'aurons jamais ce repos de l'âme que dans le Cœur de Jésus. Il faut à nos efforts, vraiment imperceptibles au milieu de l'agitation du monde, une efficacité particulière pour consoler et pour sauver les âmes les plus abandonnées. Cette efficacité découle directement du Cœur de Jésus. »

Père Jean Caubert (écrit en prison) : « Le soutien intérieur est un don de Dieu, et cela n'empêche pas la nature de sentir quelquefois qu'elle aimerait mieux ne pas se trouver entre quatre murs. Aussi ces défaillances servent à me faire comprendre que mon courage n'est pas de moi, et que je dois en remercier Dieu, l'auteur de tout don et de tout bien. Ce qui sert beaucoup à relever l'âme dans les épreuves, c'est de penser souvent à l'amour de Dieu pour nous : que de témoignages on en trouve, quand on rentre en soi-même ! »

3. Sur la montagne : La joie dans les tribulations

Station

Chaussée de Ménilmontant (Eglise Notre Dame de la Croix)

Histoire

Le cortège s'arrêtât devant une barricade qui fermait le boulevard de Belleville, à l'angle du boulevard de Ménilmontant, bloquant cette foule en délire que les hommes de Gois essayaient de calmer. « J'ai bien cru qu'on allait les tuer tous là », dit alors un de ceux-là. « On monta ainsi la chaussée de Ménilmontant (rue de Ménilmontant) jusqu'à la rue de Puebla (rue des Pyrénées). Cinq cents hommes encadraient les condamnés. Il y avait dans cette escorte des gardes de six bataillons. La foule de curieux, sans cesse accrue, voulait voir ces prêtres et ces gendarmes que les fédérés se vantaient d'avoir fait prisonniers. La foule ne les insultaient pas encore et ne demandait pas leur mort. Les prêtres priaient en silence, encourageant, de temps à autre, leurs voisins ».

Paroles d'otage

Père Ladislas Radigue (lettre à son supérieur) : Je puis vous le dire, à vous mon bien-aimé Père, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie ; j'ai éprouvé combien le Seigneur est bon, et quelle assistance il donne à ceux qu'il éprouve pour la gloire de son nom. J'ai même un peu compris, après l'avoir goûté, le « je surabonde de joie dans toute tribulation » de saint Paul. N'est-il pas vrai, mon Père, qu'aux yeux de la foi, nous ne sommes pas à plaindre ? Pour moi, je me trouve très honoré de souffrir pour la religion de Jésus-Christ. Je ne me regarde pas du tout comme un prisonnier politique. Je ne veux avoir d'autre politique que celle de mon Sauveur Jésus.

4. La condamnation : Le témoignage du martyre pour la justice

Station

Mairie de Belleville (Eglise Saint Jean-Baptiste de Belleville)

Histoire

Lorsque les otages arrivèrent rue de Puebla, des chasseurs et des artilleurs fédérés descendaient des Buttes-Chaumont où ils venaient d'être battus par l'armée régulière. C'est alors que des cris de haine retentirent de la foule : « A

bas les calotins ! À bas les cognes ! ». Néanmoins, le cortège prit la rue de Puebla, puis celle des Rigoles, jusqu'à la mairie de Belleville (jouxtant l'église saint Jean-Baptiste), qui était le quartier général de Ranvier.

« Ranvier avait entendu les vociférations de la foule et deviné le drame qui se préparait... Gois l'apercevant au sommet de l'escalier de la Marie avec Trinquet et quelques officiers d'état-major s'avança vers lui. Les deux hommes échangèrent quelques mots. "Il faut fusiller ces gens-là dit Ranvier, mais je ne veux pas que l'exécution se fasse dans la mairie". Ces paroles provoquèrent aussitôt les murmures de la foule. »

Paroles d'otage

Paul Seigneuret (écrit en prison) : Pour nous, la Commune, sans qu'elle s'en doute, nous a fait tressaillir d'espérance avec ses menaces. Serait-il donc possible qu'au commencement seulement de notre vie, Dieu nous tint quittes du reste, et que nous fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies ! Heureux le jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous arrivent ! Je n'y puis penser sans larmes dans les yeux !

M. Bonjean, président de la cour de cassation (dernière lettre adressée à son fils) : « Mon cher enfant, ce que j'ai fait en restant à mon poste, je le referais encore, quelques douloureuses qu'en aient été les conséquences pour ma famille tant aimée. C'est que, voyez-vous, à faire son devoir il y a une satisfaction intérieure qui permet de supporter avec patience et même une certaine suavité les plus amères douleurs. C'est le mot du Sermon sur la montagne, dont je n'avais jamais si bien compris la sublime philosophie : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! »

5. La mort : le don de soi pour la vie du monde

Station

Cité de Vincennes (Eglise Notre Dame des Otages)

Histoire

Il était près de six heures du soir, lorsque les prisonniers, exténués par une marche de trois kilomètres sous les outrages, arrivèrent rue Haxo, face à l'entrée de la Cité de Vincennes, siège de l'état-major des légions de Belleville et de Ménilmontant. La Cité de Vincennes s'étendait du n° 79 au n° 85 de la rue Haxo ; on y avait établi le siège du 2ème Secteur de la Commune.

Un témoin raconte : « J'ai vu arriver le convoi, il s'est arrêté à ma porte, rue Haxo, 92. La tête était sous ma croisée ; le cortège qui accompagnait les gendarmes et les prêtres était composé de 500 à 600 hommes en armes, de femmes et d'enfants. Tous criaient et vociféraient. Les otages étaient au milieu, il y avait aussi deux ou trois chefs à cheval. Ceux-ci se sont dressés sur leurs chevaux et ils ont paru se consulter. Aussitôt après, les cris : "A mort ! à mort !" ont retenti d'un bout à l'autre du convoi : ces cris étaient unanimes. - "Citoyens ! dit un des chefs, nous avions cru trouver une cour martiale au Secteur : il n'y en a point. Que faut-il faire des otages ?" - et tout le monde a crié : "A mort !" »

Puis, un coup de fusil fut tiré en l'air ce qui donna le signal du massacre dans lequel tous les hommes qui étaient là devinrent des assassins. À coups de fusil, à coups de revolver, on tirait sur ces malheureux dans la plus grande confusion au point de ne pouvoir mettre les noms sur ceux qui tiraient, qui frappaient à coup de baïonnettes les otages. Cette monstrueuse tuerie dura près d'une demi-heure. Les exécuteurs chargeaient et déchargeaient leurs armes sans répit sur les ecclésiastiques et les gendarmes. D'une muraille voisine, d'autres fédérés exécutaient un feu plongeant, au risque d'atteindre leurs complices eux-mêmes. Cependant, juchées sur les murs d'enceinte, des femmes applaudissaient les assassins et outrageaient les victimes.

Un témoin raconte : « Pendant qu'on s'apprêtait à fusiller les otages, je parvins à m'établir sur le mur de l'enceinte, non loin de l'endroit où se trouvait le père Planchat. J'ai vu fusiller d'abord un groupe d'otages ; puis ceux qui restaient furent tués successivement. Le père Planchat fut un des derniers. Il reçut d'abord plusieurs coups de fusil ; puis, étant tombé, il se releva, élevant la main vers le ciel en manière de prière, disant même à haute voix : "Laissez-moi prier". Une femme habillée en cantinière, et qui paraissait particulièrement acharnée contre les otages, tira un coup de revolver contre Planchat. Ce fut son coup de grâce. »

Lorsque tous les otages furent tombés, un feu de peloton fut exécuté sur leurs corps entassés. Puis les meurtriers, piétinant leurs victimes, les lardèrent de coups de baïonnette. Les cadavres demeurèrent exposés aux insultes jusqu'au lendemain, quand arrivèrent des hommes qui, après les avoir dépouillés de leurs effets personnels, les jetèrent dans un puits muré qui était destiné à une fosse d'aisance pour la salle de bal.

Parole d'otage

Père Pierre Olivaint (Journal de ses retraites) : « Nos progrès dans notre amour pour Jésus-Christ dépendent de notre amour pour ses trois compagnes : la pauvreté, l'humilité et la souffrance… Jésus les a tant aimées qu'il a voulu être reçu par elles dans son berceau et dans leur linceul, qu'il les a glorifiées, réhabilités à jamais par sa mort… Comment devons-nous les aimer ? Comme Jésus, avec Jésus, pour Jésus ».

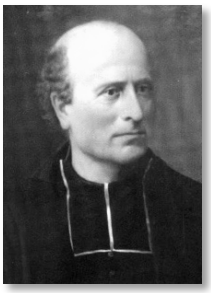
Félicie Gimet, communarde convertie, devenue religieuse, témoignera plus tard, dans une lettre, que, durant le séjour des otages à la prison de la Roquette, une force mystérieuse l'attirait intérieurement vers le Père Olivaint. Elle voulait le faire souffrir et, malgré tout, chaque fois qu'elle le voyait, elle se disait qu'elle persécutait un saint. « Le bon Père disait des choses qui remuaient profondément notre personne. » Elle relate aussi son dernier dialogue avec le jésuite :

« — Est-ce que vous savez la nouvelle que je vais vous apprendre ?
— Je ne sais quelle nouvelle ; mais je suis content de souffrir pour Dieu.
— Je viens vous annoncer votre libération.
— Non ! (je n'y crois pas). Je ne pourrai plus travailler à la conversion des pécheurs, mais je prierai pour vous. Je ne sortirai plus de ma cellule que pour aller au Ciel.
— Eh bien puisque je vous procure la couronne du martyre, je pense que vous me garderez une place au Ciel.
— Je n'y manquerai pas. »

PORTRAITS DES OTAGES MARTYRS DE LA RUE HAXO

Père Henri Planchat
Père de Saint Vincent de Paul

Petite vie



Henri Planchat naît dans une famille très pieuse, dont le père est magistrat. Pendant ses études au collège de l'abbé Poiloup à Vaugirard, alors quartier périphérique en dehors de Paris, il fait la connaissance des conférences de Saint Vincent de Paul et découvre sa vocation. Il est ordonné prêtre le 21 décembre 1850. Il est accueilli en tant que premier prêtre au sein de la nouvelle congrégation des religieux de Saint Vincent de Paul qui ne comptait jusqu'alors que des frères.

Dès lors, il se dévoue aux populations des travailleurs pauvres de Grenelle et de Vaugirard qui se sont souvent éloignées de l'Église et se montrent parfois hostiles aux prêtres. Il se concentre sur l'apostolat et la formation des garçons du patronage, en continuant à visiter les malades et assister les pauvres. Son zèle provoque la susceptibilité du curé de la paroisse de Grenelle. Ses supérieurs pour calmer les choses l'envoient deux ans à Arras assister l'abbé Halluin qui dirige un orphelinat avec des ateliers d'apprentissage.

À partir de 1863, Henri Planchat dirige le patronage Sainte-Anne, dans le quartier de Charonne. Au début, résidant encore dans la communauté des frères rue de Grenelle, il y venait à pied chaque jour. Il finira par s'y établir. Ce sont tous les ans près de cinq cents jeunes garçons et apprentis qui y sont formés et reçoivent les sacrements de communion et de confession. Mais le P. Planchat étend son champ d'apostolat à d'autres quartiers populaires de Paris. Lorsque la guerre de 1870 éclate, il porte aussi assistance aux soldats.

Cependant les révoltés de la Commune de Paris ne peuvent que remarquer ce prêtre dont les œuvres sociales fondées sur le Christ, sont en contradiction avec leur propre idéal révolutionnaire. Il est arrêté le 6 avril 1871 et fusillé le 26 mai suivant au lieu même de notre future paroisse. Ses restes reposent à la chapelle des reliques de l'église Notre-Dame-de-la-Salette de Paris.

Paroles spirituelles

L'obéissance est, à l'instar du sacrifice eucharistique, un vrai et perpétuel sacrifice (Notes spirituelles, retraite d'automne 1864).

Point de charité du prochain sans esprit d'oraison, comme il n'est point de volcan sans feu intérieur. Or, point d'esprit d'oraison sans exercice sérieux de la méditation (Notes spirituelles, retraite de Pâques 1854).

La dévotion à ce Cœur adorable résume toutes les dévotions relatives aux mystères et à l'amour de Jésus-Christ. C'est à la source, c'est au foyer qu'il faut remonter, pour éprouver toute la chaleur du céleste brasier. Nous avons besoin de la paix, d'un refuge invisible pour la trouver au milieu des agitations de nos œuvres. Nous n'aurons jamais ce repos de l'âme que dans le Cœur de Jésus. Il faut à nos efforts, vraiment imperceptibles au milieu de l'agitation du monde, une efficacité particulière pour consoler et pour sauver les âmes les plus abandonnées. Cette efficacité découle directement du Cœur de Jésus (Lettre n°8 à sa mère, 24/12/1849).

Père Pierre Olivaint
Jésuite

Petite vie

Pierre Olivaint naît à Paris, le 22 février 1816, de parents libres-penseurs. Il n'est pas particulièrement croyant. Il réussit, à 20 ans, le difficile concours de l'École Normale supérieure. Olivaint va écouter Lacordaire, puis Ravignan à leurs Conférences de Notre-Dame, et il finit, au carême de 1837, par se confesser au célèbre jésuite. Dès lors le normalien, entouré d'un petit cercle d'amis, exerce un véritable apostolat social et surtout religieux. Suivant les traces de Frédéric Ozanam, il devient l'âme de la Conférence Saint-Médard, où tant de brillants étudiants se dévoueront pour les pauvres de la Sœur Rosalie. Entré au noviciat jésuite de Laval en 1845, Olivaint, après sept années de formation religieuse exemplaire, passe treize ans au collège de l'Immaculée Conception à Vaugirard. Non content de fonder la réputation du collège par la solide formation intellectuelle des élèves, il veille encore davantage à leur formation morale et religieuse. Débordant le cadre du collège, il se préoccupe des pauvres. Par la Société Saint-François-Xavier, il apporte aussi son généreux concours à l'apostolat ouvrier du père Planchat qui mourra à ses côtés rue Haxo quelques années plus tard.

De 1865 à 1871, Olivaint est supérieur de la résidence des jésuites de la rue de Sèvres, à Paris. Il est très impliqué dans la pastorale auprès des étudiants. Par ailleurs, son ministère proprement spirituel devient dévorant : retraites, confessions, direction spirituelle (prolongée par la correspondance), fréquentes prédications au style direct et enflammé. Au service des pauvres, il enrôle les jeunes qu'il dirige spirituellement et les étudiants. Le prestige d'Olivaint devient considérable, comme en témoigne un officier de marine, en 1867 : « J'ai rencontré dans ma vie bien des hommes remarquables ; je n'en ai pas vu un seul comme le P. Olivaint. »

Alors que la Compagnie de Jésus s'apprête à le nommer provincial, survient, à la fin de la guerre de 1870, la Commune révolutionnaire de Paris.

Comme supérieur, Olivaint se laisse arrêter le 4 avril 1871. Interné successivement à la Conciergerie, à Mazas et à la Roquette, il se prépare à la mort avec sérénité. Après l'exécution, le 24 mai, de six otages dont Monseigneur Darboy, archevêque de Paris, c'est le 26 le « massacre de la rue Haxo », où tombent une cinquantaine de victimes, dont Pierre Olivaint.

Paroles spirituelles

Nos progrès dans notre amour pour Jésus-Christ dépendent de notre amour pour ses trois compagnes : la pauvreté, l'humilité et la souffrance… Jésus les a tant aimées qu'il a voulu être reçu par elles dans son berceau et dans leur linceul, qu'il les a glorifiées, réhabilités à jamais par sa mort… Comment devons-nous les aimer ? Comme Jésus, avec Jésus, pour Jésus (Journal de ses retraites).

Le 4 avril, apprenant que les jésuites de l'École Sainte-Geneviève viennent d'être arrêtés, Olivaint presse ceux de sa résidence d'échapper au péril, mais lui reste à son poste : « Pourquoi vous inquiéter : le meilleur acte de charité n'est-il pas de donner notre vie pour l'amour de Jésus-Christ ? »

Ô Jésus, pénétrez-moi de cette charité, de cette sainte adresse de votre apostolat, pour que moi aussi, à votre suite, je puisse gagner des âmes. Donnez-moi cette douceur, cette simplicité, cette humilité contre laquelle on ne pense pas même à se défendre, parce qu'on ne rencontre rien qui fasse craindre la domination, rien qui sente l'homme, l'orgueil de l'homme, le joug de l'homme. Que je puisse dire en quelque sorte aux hommes en votre Nom, par mon identification de plus en plus étroite avec votre vérité et avec vous, m'effaçant de plus en plus pour ne pas être entre vous et eux, mais au contraire pour vous laisser toute la liberté d'aller à leurs cœurs.

Père Jean Caubert
Jésuite

Petite vie

Le P. Jean Caubert naquit à Paris le 20 juillet 1811. Après avoir parcouru toutes ses classes avec distinction au collège Louis-le-Grand, fait son droit et trois ans de stage, il exerça pendant sept ans l'office d'avocat au barreau de Paris.

Admis dans la Compagnie de Jésus le 10 juillet 1845, il fit son noviciat à Saint-Acheul et prononça ses premiers voeux le 31 juillet 1847. Il consacra ensuite une année à repasser la philosophie et trois autres à étudier la théologie.

A partir de cette époque, il fut constamment employé dans diverses maisons comme ministre, procureur et confesseur : au grand séminaire de Blois trois ans, à l'école Sainte Geneviève sept ans, à la maison de la rue de Sèvres dix ans. Humble et modeste dans sa vie, il a été magnanime dans sa mort.

Arrestation des pères jésuites de la rue de sèvres le 4 avril 1871

Le 4 avril à 7 heures un quart, on se rend au réfectoire prendre la collation de carême. Tout à coup le frère portier survient : le délégué de la commune était là, à la tête d'une compagnie de gardes nationaux, menée par un certain Lagrange muni de la consigne suivante par ses chefs : « Si vous ne trouvez rien, emmenez-en deux. »

La perquisition commence. Elle dura plus de trois heures. Arrivés dans la chambre du Père procureur, on voit la caisse de la maison. « Ouvrez vite. Où est la clef ? — Je n'en sais vraiment rien, répond le Père Olivaint. Pour moi, je ne l'ai pas, et sans doute elle n'est pas même ici. Le Père procureur, absent, l'aura prise et emportée avec lui. — Mais enfin, dit Lagrange au Père Olivaint, il y a là quelque chose; vous ne me ferez jamais croire le contraire. Il n'y aura donc pas moyen d'avoir la clef, de voir ce Père procureur ? » Le Père Olivaint, si maître de lui, réfléchit et dit : « Si je trouvais quelqu'un pour aller chercher le Père Caubert ? » Et s'adressant à un des Frères : « Vous, mon bon frère, allez donc ; sans cela ils reviendront demain, et ce sera à recommencer ; mieux vaut finir ce soir. »

Plus tard, le Père Olivaint, alors à la Roquette, et à la veille de sa mort, vint à parler spontanément au Père Bazin de cette circonstance qu'on ne savait pas bien s'expliquer : « Mon Père, lui dit-il, il y a quelque chose qui a dû étonner dans ma conduite par rapport au Père Gaubert. — C'est vrai, lui fut-il répondu, je n'y ai rien compris. — Je vis bien, continue le Père Olivaint, que j'allais l'exposer à un danger, mais, d'un autre côté, j'en sauvais peut-être d'autres et la maison avec eux ; puis je me dis : le Père Caubert est un saint; ce qui peut lui arriver de pire, c'est de mourir, et il en sera heureux. » Le frère Guégan, escorté par trois gendarmes, se rend chez le Père Caubert et le

ramène. La caisse ouverte, elle se trouvait vide. Ce n'était que trop facile à prévoir après les dépenses du siège prussien.

« Nous sommes volés ! clame Lagrange. Ce sont là des ruses jésuitiques ; elles sont parfaitement connues. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, vous, monsieur le supérieur, et vous, monsieur le procureur, je vous arrête par ordre de la Commune, et vous allez nous suivre. » On emmena les prisonniers à la préfecture de police ; mais, au lieu d'être réunis aux autres prévenus dans la salle commune du Dépôt, on les fit écrouer immédiatement au secret dans des cellules de la Conciergerie.

Paroles spirituelles

Le soutien intérieur est un don de Dieu, et cela n'empêche pas la nature de sentir quelquefois qu'elle aimerait mieux ne pas se trouver entre quatre murs. Aussi ces défaillances servent à me faire comprendre que mon courage n'est pas de moi, et que je dois en remercier Dieu, l'auteur de tout don et de tout bien. Ce qui sert beaucoup à relever l'âme dans les épreuves, c'est de penser souvent à l'amour de Dieu pour nous : que de témoignages on en trouve, quand on rentre en soi-même !

Si on n'était pas captif, peut-être (je parle pour moi) on oublierait trop facilement que la charité nous demande d'avoir compassion des pauvres pécheurs et d'offrir quelques sacrifices à leur intention. Et puis le prêtre n'est-il pas l'ami de Dieu, et, à ce titre, ne doit-il pas se dévouer pour obtenir la réconciliation de ses frères avec Dieu, le Père de tous, Père si plein de bonté et si porté à l'indulgence, quand surtout il se voit comme importuné par la prière d'un ami ?

J'ai la conviction que l'on verra bientôt tous les cœurs s'entendre et s'unir dans un même esprit de concorde et de charité. Sans doute, ce sera un grand bonheur pour tous. Mais aussi nous avons besoin de demander, avec instance, cette grâce à Dieu ; car ce changement admirable dépend surtout de sa miséricorde infinie et de sa toute-puissance. Dieu n'est-il pas le maître des cœurs et notre Père à tous ?

Père Anatole de Bengy
Jésuite

Petite vie

Anatole de Bengy fit toutes ses études au collège de Brugelette (Belgique), dirigé par les révérends pères Jésuites. Après son cours de philosophie, au moment d'entrer dans le monde, il fut effrayé des dangers qu'il aurait à courir et résolut de se consacrer à Dieu dans un ordre qu'il avait su apprécier et aimer.

Il entra au noviciat des Jésuites à Rome, le 13 novembre 1845, puis, après les premiers vœux, il fut, suivant l'usage de la Compagnie, appliqué à l'enseignement dans les collèges. Son goût pour les œuvres qui demandent de l'action et du dévouement le désignaient à ses supérieurs comme un sujet précieux pour les missions et, en général, pour tous les ministères où se déploie le zèle apostolique. Aussi, s'empressèrent-ils d'accepter ses services quand, en 1854, il s'offrit à partir comme aumônier militaire des troupes que la France envoyait en Crimée. C'est là qu'il fit voir pour la première fois tout ce que son âme renfermait de sentiments généreux et dévoués. Après la paix, il reprit ses occupations ordinaires avec l'abnégation la plus entière à tout ce que ses supérieurs demandèrent de lui. Quand éclata la guerre de 1870, il se souvint que, dix-sept ans auparavant, sa présence au milieu des camps avait été utile à nos braves soldats et il sollicita la faveur de reprendre son poste sur les champs de bataille.

Si la mort avait respecté les jours du Père de Bengy sur les champs de bataille au milieu des balles et des obus qui l'entourèrent souvent, c'est que la divine Providence lui réservait une autre fin. Il avait horreur de mourir dans son lit, comme il l'avait exprimé à un de ses amis en partant pour la campagne : "Je ne mourrai pas avec mon bonnet de nuit."
Il fut incarcéré le 3 avril 1871. Le 26 mai, lorsqu'on vint faire l'appel des victimes qui devaient être conduites à la mort, le préposé chargé de ce soin, lisant mal le nom du Père de Bengy, celui-ci s'avança courageusement : "C'est sans doute Anatole de Bengy que vous voulez dire, c'est moi", et il fut emmené dans le funèbre cortège.

En apprenant cette sanglante nouvelle, son excellente mère offrit à Dieu l'immense sacrifice qui venait de s'accomplir mais ses forces trahirent son courage et, quand deux mois après, les vêtements qui couvraient son fils lors de son supplice lui arrivèrent, lacérés par les baïonnettes de ses bourreaux et rouges encore de son sang, elle ne put résister à ce coup si terrible. Elle alla rejoindre au ciel ce fils martyr bien-aimé (28 juillet 1871).

Paroles spirituelles

Le devoir a pour point de départ trois mots... : « Dieu le veut » ... admirable point de départ !... Le devoir a pour point d'arrivée la confiance absolue dans

celui qui peut sur la terre nous demander le sacrifice de la vie, et nous rendre au centuple la vie... Lui qui nous demande le sacrifice de nos richesses éphémères est assez opulent pour nous rendre, au centuple, des trésors qui ne peuvent redouter les efforts de la rouille et des vers ! (Sermon pour les funérailles du commandant de Dampierre).

Je croyais autrefois être parvenu, dans mes retraites, à ce degré d'indifférence que nous demande saint Ignace, par rapport à la vie et à la mort. Mais je reconnus, à (la prison de) Mazas, que je n'y étais pas encore ; et il m'a fallu plusieurs jours de méditation et de prière pour y arriver. Maintenant, grâce à Dieu, je crois en être venu à bout.

Et peu après, la veille peut être de l'exécution : « Dieu soit béni ! je crois n'être plus seulement dans l'indifférence par rapport à la vie ou à la mort, et il me semble que je préférerais mourir, si Dieu m'en laissait le choix. » (Entretien avec un compagnon de cellule à la Prison de la Roquette).

Père Ladislas Radigue
Picpucien

Petite vie

Armand Radigue – qui prendra le prénom Ladislas en rentrant dans les Ordres – est né le 8 mai 1823, deuxième des six enfants d'un couple d'agriculteurs normands. Sa mère, morte à 27 ans, était une femme très croyante et elle avait pressenti la vocation de son fils. Après la mort de sa mère, Ladislas fut pris en charge par son oncle prêtre, ce qui lui permit de développer très tôt ses prédispositions au sacerdoce. Il étudia au collège de la Congrégation des Sacrés Cœur de Jésus et de Marie (pères picpuciens) à Séez et finira par entrer lui-même dans cet ordre. Son bon caractère en faisait l'ami de tous les étudiants.

En 1843 il entre donc au noviciat des Picpuciens dans la banlieue parisienne. Il est ordonné prêtre le 22 avril 1948, Samedi Saint. Il était désireux de partir en mission dans des terres lointaines, mais les nombreux obstacles de cette époque troublée l'en empêchèrent. Il se retrouva donc formateur au noviciat de la congrégation. Il passera de nombreuses années à ce poste important et finira par devenir maître des novices en 1863. Excellent directeur spirituel et très bon pédagogue le père Radigue a fait de son noviciat un haut lieu d'entrainement à la vie missionnaire qui attendait la plupart des jeunes en formation. Il était également connu comme un grand pacificateur, notamment durant la période difficile que traversa la congrégation entre 1852 et 1853 en raison de querelles internes. En 1870 il devient prieur de la Maison-Mère des Picpuciens, tout en demeurant formateur au noviciat.

Le père Ladislas était donc prêt pour accomplir sa tâche. En revisitant son histoire, on peut mieux percevoir le contexte de la croissance de son caractère, non seulement pendant ses années de formation, mais durant les vingt années suivantes dans lesquelles il joua un rôle majeur dans la formation de tous les frères dans un contexte turbulent. Ceci lui permettra plus tard d'offrir sa vie comme martyr le 26 mai 1871, rue Haxo.

Alors que les événements de la Commune débutaient, le père Radigue eut la prudence de faire éloigner de la capitale les religieux de sa maison. Il y resta lui-même avec quelques responsables de la communauté. Après des exactions perpétrées par les communards au couvent des religieuses voisin du leur, les Picpuciens furent arrêtés le 12 avril 1871. En prison, les Picpuciens retrouvent les autres otages qui partageront bientôt leur sort. Le père Radigue en entend plusieurs en confession. Il resta jusqu'au bout soucieux du bien des âmes qui lui sont confiées.

Paroles spirituelles

Je puis vous le dire, à vous mon bien-aimé Père, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie ; j'ai éprouvé combien le Seigneur est bon, et quelle assistance il donne à ceux qu'il éprouve pour la gloire de son nom. J'ai même un peu compris, après l'avoir goûté, le « je surabonde de joie dans toute tribulation » de saint Paul. N'est-il pas vrai, mon Père, qu'aux yeux de la foi, nous ne sommes pas à plaindre ? Pour moi, je me trouve très honoré de souffrir pour la religion de Jésus-Christ. Je ne me regarde pas du tout comme un prisonnier politique. Je ne veux avoir d'autre politique que celle de mon Sauveur Jésus.

Je suis donc saintement fier de me trouver à la suite de tant de glorieux confesseurs, qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ. Je pense au glorieux apôtre Pierre dans sa prison ; tous les jours je baise avec amour un fac-similé de ses chaînes que je suis heureux de posséder. Je pense au grand saint Paul en lisant ses souffrances dans les Actes et dans ses Epîtres. Ce que je souffre n'est rien en comparaison ; c'est beaucoup pour moi, parce que je suis faible. Je passe en revue tant d'autres saints et saintes qui sont loués pour avoir souffert ce que je souffre, et je me demande alors pourquoi je ne me trouverais pas heureux de ce qui a fait la félicité des saints. (Lettre au Père Supérieur des Picpuciens le 3 mai 1871).

Le père Radigue était avant tout un homme de devoir. N'est-ce pas sa foi active dans Jésus-Christ qui a fait de Ladislas un homme de service ? (Témoignage du père Malige).

Père Frézal Tardieu
Picpucien

Petite vie

Nous connaissons peu de choses des premières années du père Frézal Tardieu. Il était compatriote du père Tuffier ; car il naquit à Chasseradez (Lozère), le 18 novembre 1814. Il reçut au baptême les noms de Jean-Pierre - Eugène. Il fut reçu novice à Paris le 2 juin 1837 et fit ses vœux le 24 avril 1839. Dès le mois d'octobre de l'année suivante, il fut envoyé comme directeur au noviciat de Vaugirard, et de là à celui de Louvain, le 3 novembre 1843. Il fut ensuite nommé supérieur de ce même noviciat, le 6 mai 1845. Rappelé à Paris en 1858, il alla comme Directeur au noviciat d'Issy-les-Moulineaux. En 1860, il entra dans le conseil du Supérieur général.

Comme professeur le père Frézal savait se faire aimer de ses élèves, au milieu desquels il aimait à se trouver dans les récréations. Le père Tardieu avait un cœur très sensible et très compatissant ; il était à Louvain le consolateur des affligés, de ceux surtout qui avaient à déplorer la perte d'un père, d'une mère, d'un époux, d'un enfant.

Le père Tardieu s'était fait comme mission d'aller porter les consolations de la foi dans ces familles éplorées, celles même où jusque-là il était inconnu. Mais c'était surtout pour les enfants et pour les pauvres que ce cœur de prêtre était compatissant. Aussi avait-il coutume de dire qu'il valait mieux parler à Dieu que de parler de Dieu. Son humilité était profonde ; il aimait à rester caché. Il parlait fort peu, et à l'entendre on l'eût cru incapable de tout. Cependant au saint tribunal il faisait preuve d'une expérience consommée. Ses exhortations peuvent se résumer en ces deux mots : force et suavité. Il est arrêté le 12 avril 1871 et donne sa vie à Dieu le 26 mai rue Haxo.

Paroles spirituelles

Me voici, ô mon Dieu, je viens pour faire votre volonté ; gravez votre loi au milieu de mon cœur et faites-moi la grâce d'accomplir toujours ce qui vous est agréable.

Ô très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, mon Dieu et mon tout, je vous adore et vous rends grâces pour les bienfaits de ma création, de ma Rédemption, de ma conservation, des sacrements ineffaçables que vous avez institués pour moi, de ma vocation à la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ; en un mot, pour tous les autres bienfaits innombrables dont vous m'avez comblé moi et tous les hommes.

Prosterné devant vous, ô mon Dieu, et tout couvert du sang précieux de votre Fils, je vous offre et vous consacre tout ce que j'ai, tout ce que je suis, mes pensées, mes paroles, ma santé, mes infirmités, mes maladies, mes biens,

ma réputation, ma vie. Vous m'avez tout donné, je vous le rends tout pour être employé à votre gloire et au salut de mon prochain.

Daignez ôter de moi tout ce qui vous déplaît et me donner tout ce qui peut vous être agréable. Dirigez-moi et possédez-moi selon votre bon plaisir.

Accordez-moi, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, la grâce de ne jamais vous offenser, mais de faire toujours votre sainte volonté.

Faites que j'arrive à la perfection de ma vocation selon l'esprit des sacrés coeurs de Jésus et de Marie, afin que ma joie soit parfaite. Donnez-moi une bonne volonté, ferme, persévérante et une profonde paix. Faites que, marchant toujours en votre présence, je vous trouve en toutes choses.

Accordez-moi de tendre continuellement vers vous par amour et par reconnaissance, et d'arriver à vous par la palme du martyr, afin que je puisse vous louer, vous bénir et chanter éternellement vos miséricordes ! Amen.

(Prière du Père Frézal Tardieu)

Père Marcellin Rouchouze
Picpucien

Petite vie

Jean-Marie Rouchouze est né le 14 décembre 1810, à Saint-Julien-en-Jarez (Loire). Il eut un frère et une sœur plus jeunes que lui. L'un et l'autre sont entrés comme lui dans la Congrégation des Sacrés Cœurs (Picpus). Son frère François, connu en religion sous le nom d'Euthyme, a été pendant seize ans Supérieur général de la Congrégation ; il est mort à Paris en odeur de sainteté le 2 décembre 1869. Sa sœur, Anna Régis, a gouverné pendant quinze ans avec une prudence remarquable la maison de la Serena au Chili où elle décéda en 1884.

Après avoir attendu le décès de son père, son frère François entra dans la Congrégation. Puis ce fut le tour de Jean-Marie qui vint à Mende et entra au noviciat le 9 août 1834. Signe et promesse de changement de vie, il laissa son nom de Jean-Marie et pris celui de Marcellin. Le 15 septembre 1836, il vint à Picpus, où il fit ses veux le 2 février 1837 entre les mains du fondateur qui mourait quelques semaines plus tard.

Il fut professeur dans divers établissements de la Congrégation, d'abord en Belgique puis en France. Préfet des études, il faisait régner partout une vraie discipline. Pour cela, il devait contrarier mainte passion ; cependant, les élèves ne lassaient pas de l'aimer. C'était le type du professeur consciencieux, vigilant et dévoué.

En 1852, il part consulter le saint Curé d'Ars. Animé par une profonde humilité, le Frère Marcellin s'était cru longtemps indigne du sacerdoce. « Mon fils, lui dit le saint curé, vous devez être prêtre ; le bon Dieu a des desseins sur

vous. » Il consentit donc à recevoir la prêtrise, à l'âge de 42 ans, en 1852. En 1860 à Poitiers, dans une modestie admirable, il redevient un professeur toujours apprécié de ses étudiants. Avec sa simplicité et son enthousiasme il savait captiver les jeunes et les impliquer dans leur apprentissage.

En 1865, son frère, le Très Révérend Père Euthyme, l'appela à Paris pour y remplir la fonction de secrétaire général. Le Père Marcellin accompagnera ainsi son frère à Rome en 1867. Cette tâche correspondait parfaitement à son amour de la vie cachée, à son intérêt passionné pour la communauté et à son amour du détail. Il y restera fidèle jusqu'à son arrestation. Le mercredi saint 12 avril 1871 une bande de gardes nationaux se dirigea vers la maison des Pères de Picpus. Le prieur, R. P. Ladislas Radigue, se rend au palais et assiste à une perquisition complète dans sa cellule. Comme on lisait ses moindres papiers, il dit. « Que cherchez-vous là-dedans ? nous ne faisons point de politique. — Ce n'est point votre politique que nous craignons, mais vous dites la messe et vous portez des scapulaires. Nous ne voulons plus de ces superstitions. » Toute la communauté est finalement emprisonnée. Le père Rouchouze livra sa vie le 26 mai rue Haxo.

Paroles spirituelles

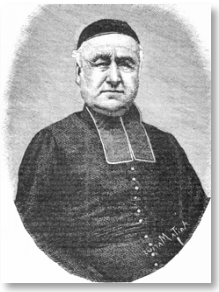
Calme, douceur, régularité : voilà ce qu'on remarquait chez Jean-Marie (Marcellin), et plus encore le silence. Il saisissait les explications du premier coup. Sa mémoire était excellente et il la cultivait avec soin. Ses cahiers comme sa personne étaient tenus avec grand soin et dans un ordre admirable (Témoignage).

C'était un professeur modèle, préparant avec soin ses classes, corrigeant exactement les devoirs, se mettant à la portée des moins bien doués, faisant faire à tous les progrès possibles. Il était très dévoué pour ses confrères, toujours prêt à les aider, dans ce qu'ils avaient de plus pénible et de plus difficile. Là, il se montra Supérieur dévoué et gagnant la sympathie des parents, des élèves et du clergé local (Témoignage).

La prison est pour moi une véritable école du silence. Du reste, nous aurions tort de nous plaindre. La sainte et adorable volonté de Dieu soit faite en tout et partout (le père Rouchouze dans sa prison).

Père Polycarpe Tuffier
Picpucien

Petite vie



Jules Tuffier, fils de Jean-Paul Tuffier et de Suzanne Martin, est né au Malzieu en Lozère, le 14 mars 1807. Sa mère le plaça tout petit au collège de l'Adoration que tenaient à Mende les Pères des Sacrés-Cœurs, sous la main du prêtre Régis Rouchouze. L'enfant n'avait encore que douze ans lorsqu'un jour, au milieu d'une récréation, il entendit cette parole retentir à son oreille : « Monsieur Jules Tuffier, passez au noviciat. ». Arrivé à Paris, le 3 mai 1820, le jeune Tuffier y fit ses vœux, sous le nom de Polycarpe, le 14 mai 1823. Le père Tuffier venait d'être ordonné prêtre, lorsque la révolution de 1830 éclata.

Entre 1831 et 1858, il fût envoyé en périphérie de Rouen, à Notre-Dame de Paix, à Yvetot comme aumônier des sourds puis comme supérieur du collège des Petits-Carmes de 1847 à 1858 à Cahors. C'est à lui en grande partie que cet établissement est redevable de la prospérité dont il jouit. C'est lui qui en a fait construire la chapelle. En 1850 il profita de la loi favorable à la liberté d'enseignement pour organiser les cours de latin, de grec et de sciences. En 1856 il recueillit les prémices de ses efforts, en voyant plusieurs de ses élèves reçus honorablement à Toulouse au grade de bachelier ès lettres.

Cette affection des élèves des Petits-Carmes pour leur bon supérieur s'est surtout manifestée à sa mort: « Quand la nouvelle se répandit dans cette ville, nous écrit-on de Cahors, que les fédérés de la Commune de Paris l'avaient fusillé sur les hauteurs de Belleville, les amis qu'il avait laissés ici, ses anciens élèves, aujourd'hui prêtres, magistrats, fonctionnaires publics, montrèrent, par leur empressement à exprimer leurs condoléances sympathiques à son successeur, combien son souvenir, après onze ans d'absence, était encore vivace dans tous les cœurs. »

De Cahors, le père Tuffier alla à Mende puis à Laval en 1862. L'année suivante le chapitre général l'éleva à la place de Procureur de la maison principale, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort, le 26 mai 1871.

Dans sa prison il a su gagner, sans recherche et sans apprêts, l'estime et l'affection de plus d'un compagnon de sa captivité. « Le premier otage que j'ai salué à la Roquette, le mardi matin, a été votre vénérable cousin, écrit M. Perny à M. l'abbé Hermet, curé de Villereau (Loiret) ; sa cellule se trouvait en face de la mienne. Avant même qu'on ouvrît nos cellules, je l'avais aperçu à travers le vasistas de la porte. Sa figure radieuse, expansive, épanouie, m'attira à lui de prime abord. »

Paroles spirituelles

Dans votre vie vous avez rencontré plus d'une fois de grandes peines. Eh bien, les peines sont pour l'âme le feu qui purifie l'or et le dégage de tout alliage. Pour le prêtre, c'est la seule gloire que l'apôtre saint Paul lui permette d'accepter. Elles nous rappellent que nous sommes les ministres d'un Dieu mort sur la croix. Nous sortirons de cette épreuve meilleurs, il faut l'espérer, et, par conséquent, plus dignes d'annoncer le Dieu crucifié (Lettre à Mme Langlois, 25 AVRIL 1871).

Abbé Jean-Marie Sabatier
Diocèse de Paris

Petite vie

Le père Jean-Marie Sabatier a été baptisé le 20 août 1820 en l'église paroissiale de Chastel-Marlhac dans le Cantal. Très tôt il manifeste le désir d'être prêtre. Mais dans la France de cette époque, les études nécessaires au presbytérat étaient à la charge des familles et duraient de longues années. Ses parents sont réticents et il doit patienter. La solution vient de Paris. Un prêtre apparenté à la famille Barrier-Sabatier, l'abbé Deshouilère, est mis au courant de la situation et prend le jeune Jean-Marie sous son aile à Paris. Pendant deux ans l'abbé Deshouilère s'efforcera de donner à son élève les bases nécessaires pour son entrée dans la formation au sacerdoce. Il est ensuite accueilli comme étudiant ecclésiastique auprès de l'évêque de Beauvais, Mgr Ginioux.

Le 27 mai 1847 il est toutefois ordonné prêtre pour le diocèse de Paris car, durant ses études, il avait été présenté à l'archevêque de Paris, Mgr Affre, originaire de l'Aveyron, qui avait finalement voulu le garder au service de son diocèse. Il est d'abord nommé vicaire à Choisy-le-Roi jusqu'en 1855. Un an à peine après son ordination, Mgr Affre son protecteur, meurt sur les barricades des faubourgs durant les événements de 1848.

En 1855, le père Sabatier arrive comme vicaire à l'importante paroisse Notre-Dame de Lorette. C'est à cette mission que les troubles de la Commune viendront le trouver. Au cours de la Commune (18 mars-28 mai 1871) une violente haine anticatholique se déchaîna. De nombreuses églises furent fermées puis transformées en clubs politiques, ou tout simplement vandalisées. A Notre Dame des Victoires, par exemple, on viola des sépultures, notamment celle du célèbre musicien Lulli. Sur le parvis on installa des ossements avec des inscriptions : « victimes du clergé. » A la cathédrale Notre Dame, on essaya de mettre le feu à l'édifice le 26 mai, le jour même du martyre des otages rue Haxo.

Le 12 avril 1871 le père Sabatier est arrêté, malgré l'opposition de tout un groupe d'enfants qui criaient de toutes leurs forces contre ceux qui voulaient emmener leur vicaire. Il est écroué au Dépôt de la Préfecture, puis à la prison de Mazas, pour être finalement transféré à la Roquette le 22 mai, en compagnie des autres condamnés. Le 26 mai, il est massacré rue Haxo. Après ces événements, un médecin constate que le père Sabatier a reçu huit balles ; que sa mâchoire inférieure est brisée, que le crâne a éclaté et les membres ont été brisés en plusieurs endroits. Le 15 juin un office funèbre est célébré à Notre-Dame de Lorette, au milieu des enfants de la paroisse pleurant leur aumônier. Le père Sabatier est enterré dans son église de baptême, dans le Cantal.

Paul Seigneret
Séminariste du diocèse de Paris

Petite vie

Paul Seigneret est né à Angers, le 23 décembre 1845. Il y vécut une enfance heureuse dans une famille unie et aimante. Au mois de mai 1861, âgé de quinze ans, il quitte Angers pour continuer ses études au lycée de Nancy. Pendant ces années remplies par le travail, et dans ce milieu si peu favorable du lycée, germèrent en son âme ces désirs de la vie sacerdotale qui allèrent toujours grandissant jusqu'à sa dernière heure. Sa vie de prière est alors déjà très riche. Il écrit ainsi à ses parents « Souvent le bon Dieu me fait la grâce de me réveiller pendant la nuit ; tout est silencieux, tout dort autour de moi. Oh ! qu'alors mon cœur s'élève facilement à Lui ! Je le prie, en regardant les étoiles qui brillent à ma fenêtre. »

Après ses études, vers la fin de septembre 1864, Paul est quelques temps précepteur dans une famille aristocratique au château du Dréneuc, en Bretagne. A cette époque son amour pour Dieu grandit jusqu'à devenir, selon la saisissante expression d'une de ses lettres, « un amour à tout rompre ». Sa mauvaise santé qui le poursuivra toute sa vie, lui fait penser alors qu'il serait sans doute mieux adapté à la vie monastique qu'au ministère de prêtre en paroisse. C'est vers l'abbaye bénédictine de Solesmes que le futur novice cherche la direction de sa vocation. Il résout donc d'y aller faire quelques jours de retraite, pendant la semaine sainte de l'année 1866. Après quelques péripéties il y entre finalement le 16 avril 1867. Cependant à mesure que, par ses études et la vie de prière du monastère, il connait et aime davantage la divine vérité, il sent croître en lui le désir de s'en faire l'apôtre. La soif de servir dans le monde est trop forte et il finit par quitter l'abbaye en juin 1868 pour entrer au séminaire Saint Sulpice. Un attrait secret le poussait vers Paris, où il

voyait tant de bien à faire, et où il lui semblait que son zèle pour le salut des âmes trouverait à s'exercer.

Au séminaire, sa santé lui pose encore des problèmes. Malgré ses instances, il fut résolu qu'il prendrait, pendant un an, un repos absolument nécessaire ; et l'obéissance lui fit accepter ce remède. En 1870, pendant son congé forcé, la guerre contre la Prusse éclate. Dans les dernières semaines des combats, il a la joie de pouvoir se dévouer au soin des blessés dans les ambulances établies à Lons.

L'annonce de la réouverture du séminaire de Saint-Sulpice, fixée au 15 mars 1871, redonne un peu de joie à Paul. La retraite de rentrée du séminaire n'est point encore terminée quand éclate l'insurrection du 18 mars qui débute la Commune. A la suite de l'incarcération subie par l'archevêque de Paris, un certain nombre de séminaristes de Saint Sulpice, dont Paul, sont arrêtés par les Communards le jeudi saint 1871 au soir. Ils s'étaient rendus à la préfecture pour obtenir un laisser-passer et quitter Paris. Après une période de prison durant laquelle il s'unit profondément au Christ, Paul Seigneret est finalement assassiné le 26 mai rue Haxo.

Paroles spirituelles

Je vous avoue que depuis trois ans, sans que personne le sache, je sens constamment grandir en moi le désir d'être prêtre. Je sens grandir en moi l'amour de Dieu ; mon cœur se remplit de reconnaissance pour lui ; je veux me vouer à jamais à ce Dieu si bon, qui nous aime tant, qui est mort pour nous ; je veux lui consacrer ma vie, l'honorer un peu par mes faibles hommages, lui qui reçoit tant de mépris. Je veux me vouer au service du prochain, vivre pour les autres, ne m'occuper que de leurs intérêts et de leur salut (Lettre à son père rédigée au lycée de Nancy).

Quand je considère ainsi l'ineffable bonté avec laquelle Dieu m'a traité, je voudrais avoir cent vies pour les consacrer l'une après l'autre à l'aimer sur la terre, avant d'oser envier le bonheur de l'aimer dans le ciel (Lettre rédigée après sa retraite à Solesmes).

Je vis toute la journée plongé dans ma Bible, en présence de l'Éternelle Beauté, qui, Dieu merci, m'a ravi pour jamais (Lettre rédigée en prison).

Pour nous, la Commune, sans qu'elle s'en doute, nous a fait tressaillir d'espérance avec ses menaces. Serait-il donc possible qu'au commencement seulement de notre vie, Dieu nous tint quittes du reste, et que nous fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies ! Heureux le jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous arrivent ! Je n'y puis penser sans larmes dans les yeux ! (Lettre rédigée en prison).

Félicie Gimet
Le bon larron de la rue Haxo

Louise-Félicie Gimet (plus connue sous son second prénom) est née le 1er mai 1835. Elle quitte la maison paternelle fort jeune et mène une vie de bohème. Désormais hostile à la foi de son enfance, elle poursuit de sa haine le « parti des prêtres. » Par une étrange contradiction, elle garde toutefois un respect instinctif envers la Sainte Vierge. Lors d'un passage devant la basilique de Fourvière à Lyon en 1859, elle rencontre une foule attroupée autour du saint Curé d'Ars, J.-M. Vianney. Apercevant cette fille aux allures provocantes : « Malheur à vous, s'écrie-t-il, vous ferez beaucoup de mal ! » Toutefois, il ajoute : « Mais Notre Seigneur, dans sa miséricorde, aura pitié de vous. Vous vous convertirez grâce à cette dévotion que vous conservez pour sa divine Mère. »

A la fin de la guerre de 1870, Félicie vient s'enrôler parmi les Communards. Elle se fait appeler « capitaine Pigerre. » Au cours de la tuerie des Otages, rue Haxo le 26 mai 1871, des « cantinières » excitent les badauds. L'une d'elle surtout est évoquée par la plupart des récits : une fille affublée d'une écharpe rouge et d'un képi, les cheveux retenus par un filet blanc. C'est peut-être elle qui, pour mettre fin aux hésitations des membres de la Commune, hurle : « Pas de pitié pour les Versaillais ! tous des assassins, calotins ou gendarmes ! » Et, faisant feu, elle déclenche l'horrible massacre. Elle avouera par la suite aux religieuses qui l'ont recueillie que c'est bien elle qui a débuté le carnage. Elle précisera même avoir tiré sur treize prêtres en deux jours. Elle témoignera plus tard, dans une lettre, que, durant le séjour des Otages à la prison de la Roquette, une force mystérieuse l'attirait intérieurement vers le Père Olivaint. Elle voulait le faire souffrir et, malgré tout, chaque fois qu'elle le voyait, elle se disait qu'elle persécutait un saint. « Le bon Père disait des choses qui remuaient profondément notre personne. » Elle relate aussi son dernier dialogue avec le jésuite :

« — Est-ce que vous savez la nouvelle que je vais vous apprendre ?
— Je ne sais quelle nouvelle ; mais je suis content de souffrir pour Dieu.
— Je viens vous annoncer votre libération.
— Non ! (je n'y crois pas). Je ne pourrai plus travailler à la conversion des pécheurs, mais je prierai pour vous. Je ne sortirai plus de ma cellule que pour aller au Ciel.
— Eh bien puisque je vous procure la couronne du martyre, je pense que vous me garderez une place au Ciel.
— Je n'y manquerai pas. »

Quelques semaines plus tard « Gimet-Pigerre » se trouve incarcérée à Saint-Lazare, sous la surveillance des Sœurs des prisons, particulièrement de la supérieure, Mère Éléonore, soucieuse de ramener cette âme à Dieu. Félicie finit par lui déclarer : « Si je sors vivante des mains de la justice, je me convertirai

». Or aucune femme ne fut exécutée, et l'on manqua de preuves contre Félicie. Revenue auprès des religieuses comme « fille repentie, » elle demande à Mère Éléonore de l'aider à s'amender. C'est alors que la supérieure a l'inspiration de confier la conversion de la meurtrière à sa victime la plus notoire : elle lui fait lire le Journal intime d'Olivaint. A travers les notes spirituelles de ce saint religieux, la grâce touche le cœur de Félicie. Se rendant au tombeau du P. Olivaint, rue de Sèvres, elle est subitement guérie d'un mal au genou qui semblait incurable. Elle finit par livrer à Mère Éléonore le texte du « pacte » qu'elle avait signé avec le démon avant la Commune. Les dures épreuves qu'elle endure apparaissent comme une vengeance diabolique : parfois on entend dans sa cellule un vacarme infernal, et même une fois on la trouve projetée à terre, le visage ensanglanté et des dents cassées.

De Paris, la repentie est envoyée à Doullens, où les mêmes faits étranges se reproduisent. Mère Éléonore est nommée à Montpellier où sa protégée vient l'y rejoindre, en 1888. C'est désormais une personne exemplaire, aussi laborieuse que pieuse, qui se dévoue avec patience et douceur au chevet des malades. Si bien qu'on finit, en 1890, par l'admettre parmi les « Filles de Marie ». Elle prend le nom de Marie-Éléonore. D'après la règle, personne ne doit chercher à connaître leur vie antérieure, et la supérieure gardera le secret jusqu'à la mort de Félicie. Néanmoins des incidents furtifs soulèvent un coin du voile qui recouvre le terrible passé. Un jour qu'on lit, durant le travail en commun, les épisodes de la mort de Mgr Darboy dont elle fut une protagoniste, Félicie devient livide et manque de s'évanouir. À l'une de ses compagnes qui tente de la consoler, elle murmure : « Si vous saviez tout, je vous ferais horreur et vous auriez peur de moi » !

Le 8 septembre 1893, Félicie Gimet est frappée de paralysie, tout en gardant sa lucidité. Toujours à son chevet, Mère Éléonore lui demande : « N'avez-vous aucune crainte ? » Rassemblant ses forces, Félicie parvient à articuler : « Je me suis jetée tout entière entre les bras du Bon Dieu. Pourquoi aurais-je peur ?» Elle expire le 12 septembre.